

III.

Toi, femme des sérails qu'un caprice fait reine,
 Descends du piédestal où ton maître t'enchaîne
 Pour mieux t'asservir à sa loi.
 Des droits les plus sacrés, femme, deviens jalouse ;
 Tu n'étais qu'une esclave ; à présent, sois épouse ;
 Debout, femme, relève-toi.

Le cœur décline et meurt sous des lois tyranniques ;
 Jette au loin les atours, les voiles impudiques,
 Stygmates de la volupté ;
 Quitte ces murs dorés d'où le progrès te chasse ;
 Au foyer de famille, enfin, reprends ta place,
 Et marche dans ta dignité.

Des plus hautes vertus n'es-tu pas le symbole ?
 Tout ce qui souffre a droit d'entendre ta parole.
 Consoler, pardonner, chérir,
 C'est ta tâche ici-bas ; faite pour la tendresse,
 N'as-tu pas de tes fils à guider la jeunesse
 Et l'infortune à secourir ?

Et vous, hommes du nord, aux esprits poétiques,
 Aux cœurs grands, généreux, aux instincts magnifiques,
 Par la servitude avilis,
 A vous régénérer la liberté s'apprête.
 Vous pouvez aujourd'hui vers Dieu lever la tête ;
 Par nous vous êtes ennoblis.

Vos fils ne seront plus les fils de l'esclavage,
 Trainant des jours sans but, transmettant d'âge en âge
 Des fers méprisés en tous lieux ;
 Affranchis désormais, peuple grand, peuple libre,
 Ils sauront comme nous, quand au cœur l'honneur vibrant,
 Que tout homme est enfant de Dieu.

Qu'ils viennent dans nos murs : la science y ruisselle,
 Et, comme Prométhée arrachant l'étincelle
 A mille soleils ignorés,